

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » 14 » six mois.
» » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 54.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 15 Juin 1865.

BULLETIN.

Le texte de la proclamation d'amnistie, adressée par M. Johnson aux habitants du Sud est connu aujourd'hui. C'est certes faire un étrange et dérisoire abus des mots que d'appeler l'édit de M. Johnson une proclamation d'amnistie : ce n'est qu'une liste de proscriptions.

Est-ce en effet une amnistie qu'une mesure dont sont exclues quatorze catégories de personnes dans lesquelles il n'est pas difficile de faire entrer tous les citoyens du Sud, compromis pendant la guerre ?

Ajoutons que l'on annonce comme positive l'arrestation du général Lee.

M. le président de la République modèle a vraiment des moyens à lui pour arriver, à la réconciliation du Sud avec le Nord !

Les proclamations de Johnson, dit le *Monde*, ont tué l'Union. Encore quelques actes semblables au décret d'amnistie, et le doute ne sera plus possible pour personne, s'il l'est encore. Le Sud, vain eu et non rallié, deviendra un territoire inculte ou restera un foyer d'hostilité permanente. Les fautes de Johnson ne lui sont pas toutes personnelles. son ambition sa violence, sa haine sont à lui ; mais sa politique tiens à la nature même de cette Union morte aujourd'hui. Lincoln semble avoir rêvé une reconstitution pacifique ; elle était impossible. Johnson prétend poursuivre une reconstitution par la force, autre impossibilité. Ce qui manque aux Etats-Unis, c'est la communauté de croyance d'aspirations et de sentiments. La communauté d'intérêts a pu suppléer pendant quelque temps, mais ce ne pouvait être qu'un lieu transitoire comme une association commerciale.

Une dépêche privée portant la date de New-York, 3 juin, annonce que Sherman est arrivé à Cork. Il a publié un ordre du jour dans lequel il recommande aux soldats

de reprendre les travaux pacifiques, et d'éviter de recourir à l'étranger des aventures qui les conduiraient à des déceptions et à la mort. La même dépêche annonce que M. Johnson a interdit la réunion des assemblées législatives des Etats de Géorgie et du Mississippi, et enfin que le consul des Etats-Unis à la Havane avait demandé aux autorités de Cuba la remise de Stonewall. Les autorités auraient répondu qu'elles devaient attendre les instructions du gouvernement espagnol.

Selon une autre dépêche de New York, portant la même date est arrivée par le *Moravian*, M. Davis avait été transféré dans la prison du Capitole à Washington.

Des explications ont été échangées dans la séance du 12 juin, au parlement anglais entre lord Derby et le comte Russel, au sujet de la proclamation publiée par le gouvernement des Etats-Unis, décidant que, malgré la cessation de la guerre et la levée du blocus, certains ports resteraient fermés, et que les navires marchands qui essaieraient d'y pénétrer seraient considérés comme des pirates.

Le comte Russel, examinant cette situation, a confessé qu'il y a là quelque chose d'inconciliable. La dépêche privée qui relate cet incident ajoute que le comte Russel aurait dit : « Je crois que c'est là simplement une menace ad terrorisme. »

J. REBOUX.

Nous lisons dans le *Moniteur* d'hier :

« Plusieurs journaux ont entrepris le public d'incidents qui se seraient passés à Oran pendant le séjour de l'Empereur et de démonstrations qui se seraient produites sur le passage de Sa Majesté contre un personnage occupant un commandement important. »

« Nous sommes heureux de pouvoir déclarer qu'il n'y a absolument rien de fondé dans ces bruits, qui ont le double inconvénient d'égayer l'opinion publique et de jeter l'inquiétude dans les familles. »

Nous lisons en outre dans le *Moniteur* du soir

« Le bruit s'est répandu qu'un duel avait eu lieu, en Algérie, entre le général

de division Deligny et le général de brigade Legrand, employé sous ses ordres. Il suffit de définir la position hiérarchique de ces deux officiers généraux pour repousser l'idée d'une rencontre qui serait la négation de toute discipline. »

« Les dépêches et les journaux reçus d'Algérie gardent le plus complet silence sur un fait aussi grave ; on est donc en droit d'affirmer qu'il est absolument controuvé, et de déplorer que les fauteurs de nouvelles ne respectent pas même ceux que leur haute situation dans l'armée devrait du moins mettre à l'abri de leurs atteintes. »

On lit dans le *Times* du 12 juin :

« Notre commerce avec la France prend une nouvelle direction tout à fait inattendue. Le chemin de fer Great Eastern ayant besoin d'augmenter ou de renouveler son matériel de locomotion, a fait mettre aux enchères la fourniture de quinze fortes locomotives. Parmi les concurrents, il s'est trouvé une maison française, et, chose remarquable, cette maison étrangère l'a emporté. MM. Schneider et C^{ie} ont primé toutes les maisons anglaises, et, pour la première fois, des locomotives françaises vont fonctionner sur des chemins de fer anglais. Si nos voisins ne nous envoient pas autant de vins de France qu'ils ne l'auraient cru, ils nous fournissent maintenant des articles que nous comptons exporter chez eux. Etrange effet du traité avec la France, il faut l'avouer ! »

« Il ne serait pas le moins du monde étonnant que nos ouvriers se trouvaient lésés par une affaire de cette nature. Il est possible qu'ils croient que leurs rivaux français viennent ainsi leur enlever le pain de la bouche, et nous ne serions pas surpris de les voir réclamer la protection d'un impôt prohibitif sur les importations étrangères. Nous n'avons qu'une chose à leur recommander, c'est de chasser au plus vite de leur esprit les suppositions de cette nature. Les ouvriers anglais ne peuvent pas s'attendre à une protection plus grande que n'en a le fermier anglais. De même que le premier achète son pain de l'Amérique ou de la Russie, le second se procure sa charrie en France ou en Belgique, s'il la trouve à meilleur compte dans ces pays. Acheter sur le marché le moins cher et vendre sur celui où les prix sont le plus élevés, c'est là un privilège commun à toutes les classes dans ce pays. »

« Si nos mécaniciens ont élevé si haut leurs prétentions de salaire que les patrons ne puissent le leur accorder, ils se sont

eux-mêmes coupé la gorge. Il en résulte que le commerce sera en partie transporté à l'étranger, et que, au lieu de mettre leurs capitaux dans les usines anglaises, les capitalistes anglais préféreront acheter des actions dans les compagnies étrangères. C'est là un avenir que nos unions commerciales feront bien de ne pas perdre de vue. Après tout, leur premier soin devrait être de sauvegarder le commerce qui les fait vivre, bien que ce soit là une question qui semble ne pas beaucoup les préoccuper. »

Le *Constitutionnel* dit à ce sujet :

« Ces dernières réflexions si judicieuses du *Times* ne s'appliquent pas seulement au commerce anglais, elles peuvent s'appliquer au commerce en général. Il est évident en effet que si les ouvriers élèvent leurs prétentions trop haut, ils se nuisent à eux-mêmes en diminuant les ressources du travail national et en offrant ainsi plus de facilité à la concurrence étrangère. — Joncières. »

On écrit de New-York :

« La journée d'hier ayant été marquée comme devant être un jour d'humiliation et de prière, en commémoration de la mort du président Lincoln, toutes les affaires ont été suspendues. »

« Plusieurs correspondants confirment ce qui a été dit du traitement infligé à Jefferson Davis et disent qu'il était réellement enchaîné, mais que les médecins ont exigé qu'on lui retirât ses fers, disant que c'était le seul moyen de lui conserver la vie. »

« M. Wendell Phillips a prononcé un discours dans lequel il a déclaré que le rétablissement de l'Union, sans le vote des noirs, serait une concession faite aux rebelles et une fraude contre le Sud. Il a insisté sur la nécessité d'annuler la dette de la guerre. Il a conclu en disant que tout citoyen soutenant le plan de réorganisation du président Johnson pour la Caroline du Nord, était un flatteur de Davis. »

« La commission militaire a condamné le sénateur Harris, du Maryland, à trois années d'emprisonnement et à la privation de ses droits politiques. Le président Johnson a approuvé la sentence. Mais usant de son droit de grâce, il a rendu la liberté à M. Harris. — Le président a communiqué la sentence prononcée contre les conspirateurs d'Idianapolis, Bowles, Mulligan et Horsey, en détention perpétuelle. »

« Le procès des individus impliqués dans le meurtre de M. Lincoln se continue. Le défenseur d'Atzerot prétend que cet

accusé est, depuis longtemps, atteint de folie. »

« Les habitants de l'Alabama ont envoyé des délégués à Washington pour demander l'autorisation d'assembler une convention chargée d'arranger la rentrée de l'Etat dans l'Union américaine. »

« Le président Johnson a défendu la réunion des Chambres législatives de la Géorgie et du Mississippi. Le gouverneur du premier de ces deux Etats a été mis en liberté sur parole. »

« Le ministre péruvien nie positivement que les autorités péruviennes aient été mêlées en quoi que ce soit au complot organisé pour s'emparer du steamer *Color*, à San-Francisco. »

« M. Sumner a adressé une lettre aux gens de couleur de la Caroline du Nord, leur recommandant d'exiger qu'on leur accorde tous les droits et les privilèges de citoyens et déclarant que quiconque veut les priver est un imposteur et un usurpateur. »

« Une expédition composée de 15 des plus gros navires de la flotte fédérale et de nombreux bâtiments moins grands, viennent d'appareiller de la forteresse Monroe pour le Texas où ils transportent le 2^e corps commandé par le général Weitzel. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 14 juin.

Le *Morning Post* dément le bruit que lord Palmerston ait l'intention de se retirer des affaires.

Le *Times* dit que la dissolution du parlement aura probablement lieu le 10 juillet. Le nouveau parlement ne serait convoqué que l'année prochaine.

Southampton, 13 juin.

Le Steamer fédéral *Sacramento* est arrivé. Il est mouillé près du Steamer *Niagara*, arrivé hier.

Berlin, 13 juin.

La Chambre des députés a discuté aujourd'hui la proposition de M. Wagener (chef du parti conservateur) demandant que le Gouvernement fit des efforts pour acquérir les duchés à la monarchie prussienne, en dédommagement, au besoin, les prétendants qui pourraient se présenter. Le rapporteur de la Commission, M. Twisten, s'est prononcé contre l'annexion.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 16 JUN 1865

N° 34

UN

MARIAGE EN PROVINCE

(Suite.)

CHAPITRE XXI.

LES ÉPOUX.

La mère et la fille se regardèrent. Un éclair de triomphe passa dans les yeux de Rose ; la stupeur se peignit sur les traits de Mme Lescalle. Elle crut Georges devenu tout à fait fou.

« Bah ! vous ? Allons donc ! Pas possible, balbutia-t-elle sans savoir ce qu'elle disait. »

« Quel bonheur ! fit Rose joyusement, en frappant ses petites mains l'un contre l'autre, per un geste enfantin. C'est donc à grande nouvelle dont M. d'Alais me parle dans sa lettre ? »

« Sans doute, et Etienne a bien fait de me laisser le plaisir de vous l'apprendre. »

« Mais, demanda Mme Lescalle, pourquoi vous a-t-on donné la croix, grand Dieu ? »

Au fond elle croyait à une erreur de

prénoms entre Georges et son frère, et elle voulait s'éclaircir.

« C'est fort simple, ma chère belle-mère, j'ai fait un livre ; il a eu plus de bonheur qu'il n'en méritait, des amis puissants l'on prôné, et peut-être un peu prématurément on m'a donné la croix. Aujourd'hui, c'est faveur ; un jour, j'espère, ce sera justice. »

Depuis le premier mot : *J'ai fait un livre*, Mme Lescalle était complètement ahurie.

« Bonne sainte Vierge ! vous avez écrit un livre, vous ! »

Elle regardait Georges avec des yeux démesurés, et répétait ses exclamations d'un air aussi profondément stupéfait que si elle eût dit :

« Vous avez fait une étoile ! »

Georges ne fit pas grande attention à la stupeur de sa belle-mère ; il était occupé à observer l'enchantement de Rose, beaucoup plus important à ses yeux.

Avant que l'entretien commencé si aisément et interrompu d'une façon si inattendue se fût renoué entre Mme Lescalle et son gendre, on arriva devant l'avenue de Belhousquet.

« Nous voici arrivés, dit Georges en poussant la grille et en faisant passer sa belle-mère avant lui. Je me sens très-fatigué ce soir ; si vous voulez bien me le permettre, madame, je me retirerai de bonne heure. Demain je serai à vos ordres pour ce soir. »

Mme Lescalle, devenue subitement silencieuse, se contenta de faire un signe d'assentement.

« Ne restez-vous pas ici, maman ? lui demanda Rose ; il est trop tard pour retourner à la ville, et votre chambre est prête. »

« Sans doute, je reste ; je comptais

même passer quelques jours près de toi et en ai prevenu ton père. »

Georges ne fit pas d'observation. On entra dans la maison ; Thérèse montrait sur le seuil sa mine curieuse, et adressa à Mme Lescalle un regard gros d'interrogations.

Mme Lescalle n'y prit pas garde ; Thérèse et ses histoires venaient de tomber au second plan. Mme Lescalle ne voyait plus bien clairement son rôle ; elle avait besoin d'être seule et de recueillir ses idées, fort bouleversées par la communication de Georges.

« Je vais monter chez moi tout de suite, » dit-elle en entrant.

Et elle alluma sa bougie avec une sorte d'impatience.

« Nous en faisons autant, » répondit Georges en recevant la sienne des mains de Thérèse.

Rose accompagna sa mère à sa chambre, et, après s'être assurée que rien ne lui manquait, elle l'embrassa, lui souhaita une bonne nuit et se retira.

Mme Lescalle, venue tout exprès pour confesser sa fille à fond, comme elle disait, n'eut pas la présence d'esprit de retenir Rose pour la faire parler. La question se trouvait fort changée par la métamorphose de l'adversaire, et il fallait être moins déconcertée que ne l'était Mme Lescalle pour explorer avec la jeune fille le terrain délicat des confidences conjugales.

Rose, en quittant sa mère, rentra chez elle, posa sa lumière sur une petite table près la porte, et, accablée par la fatigue, la chaleur et l'émotion, ôta assez précipitamment sa robe. Au moment où l'étoffe blanche s'effaissa comme un nuage à ses pieds, elle aperçut, dans un coin de la

chambre, sur une petite causeuse basse, Georges assis et la regardant avec une sorte d'admiration naïve.

Elle vint s'asseoir auprès de Georges ; il lui prit les mains, les garda dans les siennes, et mis à l'aise par la connaissance qu'il se trouvait sa femme d'une partie de son histoire, il commença à lui parler avec une entière franchise.

Il lui raconta tout : son enfance, ses travaux excessifs du collège, sa terrible maladie, les transformations successives de son intelligence, ses regrets en quittant le château natal, ses rêveries, ses langoureux, ses aspirations, les phases de son amour pour Denise ; tout ce qu'il avait senti, tout ce qu'il avait espéré, tout ce qu'il avait souffert.

Il fit ce long récit ingénument, noblement, avec l'abandon d'une conscience incapable de rien cacher, avec la vraie éloquence du cœur qui entraîne et persuade.

Rose le rassurait, l'encourageait par sa contenance ; elle l'écoutait d'un air pénétré et sympathique ; attentive, ravie et émue tout ensemble, parfois elle levait sur lui ses yeux si bleus où brillaient quelques larmes, et une douce pression de ses petites mains lui témoignait un tendre intérêt.

Pour la première fois de sa vie, Georges se livra à des confidences sans réserve ; son âme si longtemps contenue se révéla tout entière. Il éblouit Rose, qui croyait le connaître, par les richesses intérieures qu'il lui montra, et puis, pour cette fille de seize ans, née à la vie du cœur depuis si peu de jours, il avait un attrait supérieur à tous, et dont il ne se doutait seulement pas : il lui faisait entendre le langage de son âge ; sa parole spontanée,

simple et forte à la fois, possédait la grâce toute-puissante de la jeunesse. En dépit de tout, même lorsqu'il racontait ses plus tristes déceptions, la fraîche poésie de ses vingt ans éclatait en lui de toutes parts. Il avait ce charme suprême qu'on perd si vite et ne remplace jamais : la jeunesse de cœur et d'esprit jointe à la jeunesse de la beauté.

Plusieurs heures se passèrent données aux plus intimes épanchements. Après que Georges eut fait sa confession à Rose, Rose raconta à Georges l'histoire de sa vie, si vide pendant seize ans, si pleine depuis trois mois.

Ils causaient encore quand les premières clartés de l'aube blanchirent l'horizon.

(La fin au prochain numéro.)

Le compte-rendu de la Compagnie d'assurances sur la vie *The Gresham* constate pour l'année 1864 les résultats suivants :
Affaires proposées à la Compagnie dans l'année, 47,425,121
Affaires acceptées par la C^{ie}, 38,766,325
Sinistres payés, 1,267,393

Indépendamment de son capital actionnaire, des capitaux versés pour constitution de rentes viagères et des dépôts, la Compagnie possède un fonds d'assurances net de plus de 12,500,000.

La somme affectée à la dernière répartition de bénéfices a été de un million de francs. La prochaine répartition aura lieu à la fin de la présente année (1865).

La Compagnie est établie en France depuis plus de dix ans. Elle est représentée à Roubaix par M. Goudeман, rue Blanche, n° 50.